
LA VIE A TROIS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PERSONNAGES

RODOLPHE, jeune peintre ;
FRÉDÉRIC SAILLY, son ami ;
EMMA, fleuriste.

Le théâtre représente l'atelier de Rodolphe. — Porte au fond, fenêtre à droite. —
A gauche, une étagère sur laquelle sont placés quelques livres et des statuettes.
— Sur le devant de la scène, un chevalet supportant un tableau couvert d'une
toile, une palette et des pinceaux. — Tables, chaises, etc.

Scène I

RODOLPHE, *seul*.

Comment, déjà le jour vient pourchasser l'aurore ?
J'ai dormi grassement... Oh ! le ciel se colore !
Je deviens paresseux !... Écartons ce rideau,
Allons, vite au travail ! Ma règle, mon pinceau...

*(Il tire le rideau qui couvre la toile, prend sa palette et ses
pinceaux, et examine son tableau.)*

J'étais en verve hier ; je deviens coloriste...
Ah ça ! vous bavardez, je crois, monsieur l'artiste,
Mais vous ne faites rien... Si dans votre atelier
Vous voulez voir grandir le chétif écolier,
S'il rêve l'Institut, il faut (ne vous déplaise)
Vous lever plus matin et parler moins à l'aise.

Ce ciel est chocolat... humectez ces brouillards ;
 Tenez, votre gazon semble un plat d'épinards.
 Regardez ce soldat qui fait tête à l'orage ;
 Je veux féliciter son marchand de cirage :
 L'admirable vernis!... Le héros peut se voir,
 En regardant ses pieds, comme dans un miroir.
 Retouchez!... Retouchez!...

(*Il fait rapidement quelques corrections.*)

Quelle verte critique!
 Approchez maintenant, monsieur le satirique :
 Qu'en dites-vous? Allons, c'est mieux, sans contredit.

(*Il change de ton subitement.*)

Tiens, l'air vif du matin m'a mis en appétit ;
 Je ferais volontiers un tour à la cuisine ;
 Mais mon grand cordon-bleu, ma charmante voisine,
 Doit reposer encor : dans la froide saison
 On est si bien au lit... Bah ! j'entends sa chanson.

(*Il crie.*)

Hé ! voisine!...

EMMA, *en dehors.*

Voisin ?

RODOLPHE. *Il s'approche de la cloison.*

Oh ! bienfaisante fée !
 Et moi qui vous croyais dans les bras de Morphée !
 Comment vous portez-vous ?

EMMA.

Grand merci, pas trop mal.

RODOLPHE.

Il fait faim aujourd'hui.

EMMA.

C'est peu sentimental.

RODOLPHE, *à part.*

Elle a, ma foi, raison : certes, c'est prosaïque :
 Devant maître Gaster le pauvre cœur abdique.

(Il chante en travaillant.)

Vive le vin, l'amour et le tabac...

Oh! oh! j'ai ce matin d'horribles crampes d'estomac.

(On entend des pas sur le carré.)

Est-ce une illusion?... Qui donc peut à cette heure
Gravir l'humble escalier qui mène à ma demeure?

(Il écoute.)

C'est quelque affreux rapin, visiteur trop verbeux
Que Molière, à coup sûr, eût mis dans ses *Fâcheux*.

(On entend frapper.)

On a frappé... Monsieur, tirez la bobinette,
Immédiatement cherra la chevillette.

Scène II

RODOLPHE, FRÉDÉRIC. *Ce dernier a une mise recherchée
et prétentieuse.*

FRÉDÉRIC, *avec familiarité.*

Bonjour, cher.

RODOLPHE.

Pardonnez... je ne vous connais pas...

A qui?...

FRÉDÉRIC.

Comment! Damon méconnaît Pithias?

RODOLPHE, *avec effusion.*

Frédéric!...

FRÉDÉRIC.

Allons donc!

RODOLPHE.

Ah! cher, que je suis aise!

Ta main.

FRÉDÉRIC.

La tienne, ami !

(Il prend un siège.)

Je vais prendre une chaise.
Ouf! tu perches bien haut! Sans doute à ton réveil,
Rêveur, tu veux de près contempler le soleil?

RODOLPHE.

Trois cents marches...

FRÉDÉRIC.

Cinq cents! Beau logement, vrai type,
Qui conviendrait très-bien au daguerréotype
Du seul et vrai Nadar.

RODOLPHE.

Je le paye encor cher.
Mais il me faut du jour, et j'aime le grand air.
Parlons un peu de toi, maintenant.

FRÉDÉRIC.

Je voyage.

RODOLPHE.

Pour l'art? Et qu'as-tu fait?

FRÉDÉRIC.

J'ai fait un héritage.

RODOLPHE.

Crois que je m'associe à ta perte.

FRÉDÉRIC.

Est-il bon!

Ma parente éloignée... elle habitait Bourbon,
Me laisse douze mille et cinq cents francs de rentes.
Je voudrais, à ce prix, pleurer toutes mes tantes.
Ça m'a brisé le cœur. Hélas! hélas! hélas!

(Changeant de ton.)

Tu permets que je fume un vrai panatellas?

(On entend Emma fredonner dans la chambre voisine.)

Quels sons mélodieux!

RODOLPHE.

Ah ! c'est ma Rigolette,
C'est ma Mimi-Pinson, ma joyeuse fauvette ;
C'est mon bon ange, enfin, sous les traits d'un enfant.

FRÉDÉRIC.

Ma parole d'honneur, il est ébouriffant !

RODOLPHE, *avec enthousiasme.*

Dix-sept ans, un cœur d'or, aussi belle que bonne :
Ce sera le joyau de ma fraîche couronne.

FRÉDÉRIC.

Et... sage ?

RODOLPHE.

A défier la déesse Pallas...
D'ailleurs tu vas la voir.

(On entend frapper.)

FRÉDÉRIC.

On a frappé, Chaleas.

EMMA, *en dehors.*

Voisin, vite, ouvrez-moi : je tiens les côtelettes.
Préparez le couvert : deux couteaux, deux fourchettes.

*(Frédéric ouvre la porte, Emma s'arrête en voyant un étranger ;
elle porte des assiettes garnies.)*

Voici le déjeuner... Ah ! pardon... j'ignorais...

Scène III

RODOLPHE, FRÉDÉRIC, EMMA.

RODOLPHE, *présentant Frédéric.*

Monsieur est cet ami dont souvent je parlais :
Frédéric Saily. Une folle incartade...

FRÉDÉRIC, à *Rodolphe*.

Chut! (*haut*.) J'étais son Oreste, il était mon Pylade,
Au collège gaîment il faisait mon pensum,
Et copia cent fois, *bonus, bona, bonum*.

RODOLPHE. *Il présente Emma à Frédéric.*

Mademoiselle Emma, ma voisine, une artiste.

EMMA, *saluant*.

Ouvrière, Monsieur : une simple fleuriste.

RODOLPHE.

Qui dote nos salons de merveilleuses fleurs,
De fruits aux doux contours, aux brillantes couleurs.

FRÉDÉRIC.

Le mérite toujours est timide et modeste.

RODOLPHE.

Je t'offre à déjeuner, sans façon, cher Oreste;
Sans façon.

FRÉDÉRIC.

J'y consens.

RODOLPHE.

Chez un humble reclus,
Le couvert n'est pas mis comme chez Lucullus.

EMMA, à *Frédéric*.

Vous serez indulgent?

FRÉDÉRIC.

Oh! l'hôtesse est aimable,
Et j'ai bon appétit!

RODOLPHE.

...Alors, à table!

TOUS TROIS.

A table!

(*Ils se placent près de la table : Emma et Frédéric, puis Rodolphe.*)

RODOLPHE.

Que dis-tu de ce plat ?

FRÉDÉRIC.

Parfait ! mon compliment
A ton maître d'hôtel ! Je le dis franchement :
C'est tendre et savoureux.

RODOLPHE.

Tends ton verre.

FRÉDÉRIC.

A merveille !

RODOLPHE.

Tu vas goûter mon vin : cette vieille bouteille
Était là, de côté, pour fêter un grand jour.
Buvons au temps passé !

EMMA.

Au présent !

FRÉDÉRIC.

A l'amour !

RODOLPHE.

A la sainte amitié, qui protège et rassemble
Les cœurs loyaux et forts.

Frédéric hésite en souriant.

Allons, trinquons ensemble.

FRÉDÉRIC.

Tu crois à l'amitié ?... Ce travers est permis.

RODOLPHE.

Sceptique ! A l'amitié, certes ! comme aux amis ;
J'en ai là quelques-uns,

FRÉDÉRIC.

Où donc ?

RODOLPHE.

Sur l'étagère.

FRÉDÉRIC, *lisant*.

Balzac... Janin... Méry... Béranger... La Bruyère...
Bons conseillers, discrets, gens de goût, de savoir ;
Mais très-mal reliés, ce qui fait peine à voir.
J'en conviens, un bon livre est le parfait modèle
De ce vrai merle blanc qu'on nomme ami fidèle.

EMMA, *avec âme*.

Douter de l'amitié, c'est douter du bonheur ;
C'est nier le soleil et sa douce chaleur !
C'est révoquer de Dieu l'éternelle existence !
Croyez à l'amitié, chaste et suave essence ;
Croyez au feu divin qui vient purifier
L'union de deux cœurs et la sanctifier !

FRÉDÉRIC, *riant*.

Ce sermon, en un point, est du plus grand mérite.
Vos yeux et votre voix ont fait un prosélyte.
Je bois à vos succès, jeune et savant docteur ;
Vous m'avez convaincu, ma parole d'honneur !

RODOLPHE.

Je n'ai pas de dessert à t'offrir, mon convive.

FRÉDÉRIC.

Sers-nous une chanson.

EMMA.

Oui.

RODOLPHE.

Qui m'aime me suive.

Air nouveau d'ERNEST BERNHARDT.

REFRAIN

Chantons les pampres verts, les arts, les fleurs écloses,
Les couplets de Nadaud, le travail, les amours.
Comme les vieux Romains, couronnons-nous de roses,
Célébrons le soleil, le printemps, les beaux jours.
Ça, mon joyeux hôte,
À ce gai festin,
Si le vin fait faute,
Vite un gai refrain !

ENSEMBLE

Tin, tin, tin, tin.

PREMIER COUPLET.

O liqueur enchanteresse,
Fais-moi toujours oublier
Les dédains de ma maîtresse,
Les ennuis de l'atelier!

DEUXIÈME COUPLET.

Plus de chagrin, plus de peine!
De Lise, je ris, ma foi;
Vois, chère, ma coupe est pleine,
Bacchus est maître chez moi!

TROISIÈME COUPLET.

Aï, chambertin, champagne,
Vin de Grave, vin de Nuits,
La gaité vous accompagne,
Venez colorer mes nuits!

(Ils se lèvent, Emma ôte le couvert et va dans sa chambre.)

FRÉDÉRIC.

Mon cher, je suis épris de cette vie intime :
Ce paisible foyer, ce calme légitime,
M'ont ravi, transporté ! Ton simple intérieur
Semble être le séjour, l'asile du bonheur !
Ici l'on vit caché, comme la violette,
Et, passez-moi le mot, je suis dans mon assiette.

RODOLPHE.

Eh bien ! il faut venir de temps en temps me voir :
J'y suis tous les matins et très-souvent le soir.

FRÉDÉRIC.

Tu travailles beaucoup ?

RODOLPHE.

Regarde cette toile :
C'est tout mon avenir, tout mon bien, mon étoile.

(Emma rentre et achève de desservir la table.)

Sitôt mon tableau fait, j'encaisse, pour ma part,
Trois cents francs.

FRÉDÉRIC, surpris.

Trois cents francs !

RODOLPHE.

On nous marchande l'art!
 Puis, nous nous marions, non par-devant notaire :
 Nous n'avons rien de rien ; pas d'immeubles, de terre ;
 Mais, quand un vieux curé sur notre humble union
 Appellera du ciel la bénédiction,
 Nous serons des nababs, nous obtiendrons l'aisance
 Qui dote le travail : fidèle récompense.
 Nous nous aimons déjà comme de vieux époux
 Ou de jeunes amants.

EMMA, *avec pudeur.*

Ah !

FRÉDÉRIC.

Le mot est plus doux.

RODOLPHE.

Nous vivrons longuement, comme dans un beau conte,
 Avec beaucoup d'enfants.

EMMA.

Ah ! Rodolphe, j'ai honte !

FRÉDÉRIC, *avec feu.*

Je veux, dès aujourd'hui, me ranger sous tes lois ;
 Je suivrai tes conseils, car, tel que tu me vois,
 Je ne suis pas heureux.

RODOLPHE.

Mais c'est assez l'usage :
 Tu n'as besoin de rien.

FRÉDÉRIC.

Je t'écoute, vrai sage.
 Ton exemple doit être une saine leçon,
 Et je m'installe ici sans façon.

EMMA, *à part, avec dépit.*

Sans façon !

FRÉDÉRIC.

Çà, ne vous gênez pas, je suis de la famille ;
Mon bon frère... ma sœur.

(A part.)

Ma sœur est très-gentille.

(Il s'assied et allume un cigare.)

Travaillons!... travaillons!

RODOLPHE.

Bien! je vais terminer
Mon soldat.

FRÉDÉRIC, *l'arrêtant.*

Un moment. Après le déjeuner
L'odeur de la peinture est maussade et nuisible.
Causons un peu, Rodolphe... Entre nous, c'est risible
De voir qu'avec du goût, un peu d'ambition,
Tu veuilles, prétextant une vocation,
T'obstiner à broyer et du vert et du jaune,
A végéter, enfin. L'artiste rêve un trône
Et meurt dans un grenier.

RODOLPHE.

Tout comme il a vécu.
Que veux-tu? j'ai la foi, je mourrai convaincu!

(Avec âme.)

Oui, la foi qui soutient, console, régénère :
Sainte tradition que me légua mon père!
Le but est là, j'y vole en fervent pèlerin.

(En souriant.)

A force de marcher, je ferai mon chemin!

FRÉDÉRIC.

Si tu ne tombes pas fatigué sur la route :
Peu d'élus sur beaucoup d'appelés.

RODOLPHE.

Ah! sans doute!

(Après un silence.)

Tiens, tais-toi, Frédéric, en t'écoutant parler
 Je sens mon cœur faiblir, mon âme s'envoler...
 Entre l'orgueil du pauvre et l'humble modestie,
 Le sentiment de soi fait l'homme de génie.
 Pour l'artiste inconnu, la vie est un tournoi :
 S'il doute du talent, qui seul le sacre roi,
 Il est perdu !... Bientôt il tombe sur l'arène,
 Désarçonné, sanglant !

FRÉDÉRIC.

Le lyrisme l'entraîne.

(Rodolphe prend son chapeau.)

Tu vas, tu vas toujours !... Bien ! il sort maintenant.

RODOLPHE.

Je ne vais qu'à côté, chez un juif, un manant
 Qui nous rançonne tous, fait le prêt et l'escompte.
 Chut ! Emma vient. Tais-toi !

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ça fait assez mon compte
 De cette fraîche enfant il s'est amouraché,
 C'est un tort ! Tôt ou tard il en serait fâché.
 A ce cher Raphaël j'enlève Fornarine.

(Haut.)

On a donc des secrets pour sa belle voisine ?

RODOLPHE.

Nous ne nous cachons rien ; mais est-il bien urgent
 De l'effrayer sans cause !... Une affaire d'argent...
 Un billet protesté...

FRÉDÉRIC.

Peuh ! c'est une misère !

As-tu les fonds ?

RODOLPHE.

Non pas !

FRÉDÉRIC.

Pourtant, c'est nécessaire.

RODOLPHE.

Le lombard me connaît... plus un mot.

FRÉDÉRIC.

C'est assez.

Scène IV

LES MÊMES, EMMA.

EMMA.

Messieurs, je suis à vous maintenant.

(*À Rodolphe.*)

Vous sortez ?

RODOLPHE.

Pour un instant; je dois une courte visite.

FRÉDÉRIC.

A tout à l'heure, alors!

EMMA, *à Rodolphe.*

Revenez nous bien vite!

(*Elle le conduit jusqu'à la porte. Rodolphe lui donne une poignée de main et s'éloigne.*)

Scène V

FRÉDÉRIC, EMMA.

FRÉDÉRIC, *sur le devant du théâtre.*

Voyons, ne faisons pas les choses à demi :
C'est lui rendre d'ailleurs un service d'ami.
De ce cœur, tendre luth, faisons vibrer la corde.
Lauzun, inspire-moi ! J'entame mon exorde.

(*Haut.*)

Vous vous aimez beaucoup, à ce que je crois voir ?

EMMA. *Elle place sur la table des fleurs artificielles commencées, s'assied et se met à travailler.*

L'aimer, c'est mon bonheur, monsieur, c'est mon devoir!
Il sera mon mari.

FRÉDÉRIC. *Il s'appuie sur le dossier de la chaise d'Emma.*

Rodolphe est honnête homme,
Il a beaucoup de goût, de talent; mais, en somme,
Vous rendra-t-il heureuse? Ah! c'est très-affligeant,
Mais l'hymen, aujourd'hui, veut un trône d'argent.
Je sais... Vous me direz, avec un peu d'emphase:
« Votre argent fait-il donc le bonheur?... » Cette phrase
Date du temps passé; comme au pied du Thabor
Nous brûlons notre encens devant le dieu Veau d'or.
Quel livre bien écrit vaut le cours de la Bourse?
L'amour qui vit de rien est une maigre source,
Ruisseau qui se tarit. Ma chère enfant, j'ai peur,
Peur pour votre avenir.

EMMA.

Calmez votre frayeur;
De ce vif intérêt je suis reconnaissante,
Mais le luxe en faveur n'a rien, rien qui me tente.
Contre ce faux éclat, qui couvre un grand danger,
Ma modeste retraite a su me protéger.

FRÉDÉRIC.

Quoi! n'avez-vous jamais, sous le joug de Morphée,
Rêvé que vous aviez, dans l'île d'une fée,
Un superbe palais d'ivoire et de cristal,
Aux colonnes d'azur?

EMMA, *souriant.*

C'est peu monumental!

FRÉDÉRIC.

Pour régner, la beauté veut habiter un temple.
A bijou, bel écrin!... Tenez, j'ai, par exemple,
Dans la cité Trévise, un entre-sol charmant
Doublé de satin mauve, un vrai boudoir d'amant.
Il est digne de vous!

EMMA, *froidement.*

Vraiment? Les filles d'Ève
Ont des songes dorés; mais jamais je ne rêve!

FRÉDÉRIC.

Rodolphe est bien enfant!

EMMA.

Il doit se corriger.
Sévèrement, ici, je vous vois le juger.

FRÉDÉRIC, *se récriant.*

Le juger, lui, Rodolphe? Oh! non, je me récuse.
Puis... mon affection pour vous est une excuse.

EMMA, *surprise.*

Oh!... de l'affection.. Depuis une heure au plus
Je vous connais...

FRÉDÉRIC, *regardant à sa montre.*

Une heure et demie!... Au surplus,
Pour s'aimer est-il donc besoin de se connaître?
Les sentiments nouveaux qu'en moi vous faites naître
M'ont si subitement envahi, transformé,
Que je suis tout surpris de me voir enflammé.
L'éclat de vos regards est l'éclair de la foudre.

EMMA, *avec ironie.*

Qui fait sauter au loin l'arsenal plein de poudre!

FRÉDÉRIC.

Méchante!

EMMA, *détournant la conversation.*

Regardez ces jolis dahlias!
Le beau rhododendron! les frais camellias!

FRÉDÉRIC, *avec une admiration exagérée.*

Que cette tige est souple... Oh! l'attrayant calice!
D'un vieil horticulteur il ferait le délice!

EMMA.

Van Huysum, le grand peintre, esquissa ce bouquet.

FRÉDÉRIC.

Vous l'avez surpassé; c'est gracieux, coquet!

EMMA.

Flatteur! vous vous moquez!

FRÉDÉRIC.

Du tout, je vous le jure!

On n'imita jamais si bien dame Nature.
Je n'en suis pas surpris : la plus belle des fleurs
Devait en se jouant créer d'aimables sœurs.

EMMA.

Monsieur...

FRÉDÉRIC, *lui prenant la main, qu'elle retire.*

Vos mains font honte à ces neigeux pétales,
(Il veut lui prendre la taille.)

Cette tige jamais ne connut de rivales.

EMMA, *avec dignité.*

Finissons! Ce langage, au moins inconvenant
Ici, chez, votre ami, me semble surprenant!

(Elle se lève.)

Rodolphe vous devra de la reconnaissance.

FRÉDÉRIC.

Mon ami!... Pardonnez, c'est une connaissance
Ébauchée au collège, un jour, à l'imprévu;
Depuis tantôt six ans je ne l'avais pas vu.

(Changeant de ton.)

Laissez tomber un mot de ces lèvres de rose;
Mot d'amour, de pitié!

EMMA.

Quelle métamorphose!
Renier son ami, c'est mal! oui, c'est bien mal!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je patauge. Voyons, soyons sentimental,

Pathétique, entraînant. A moi, mon éloquence!
Quand je le veux, je suis talon rouge, régence.

(Avec une déclaration passionnée et comique.)

Ange ! soyez l'éther de mon beau firmament !
Mon soleil radieux !

(Il s'arrête en apercevant Rodolphe qui entre en rêvant.)

Scène VI

LES MÊMES, RODOLPHE.

EMMA, *à part, avec frayeur.*

Rodolphe !

FRÉDÉRIC, *à part.*

Doucement !

J'allais trop loin.

EMMA, *à part.*

Sans doute il était là. Je tremble.

RODOLPHE, *avec douceur.*

Emma, pour un instant, laissez-nous seuls ensemble.

EMMA, *essayant de sourire.*

Je vous gêne déjà, monsieur ? C'est peu galant.

(Rodolphe la conduit au fond et lui parle quelques instants à voix basse.)

FRÉDÉRIC.

Je crains d'avoir été beaucoup trop éloquent.

(Rodolphe vient s'asseoir tout pensif sur une chaise ; Frédéric, durant le monologue suivant, fait des appels du pied droit.)

EMMA, *à part.*

Il a tout entendu, tout deviné, sans doute.

Peut-être ils se battront ; mon Dieu ! je le redoute !

Si j'osais... Après tout, ne suis-je pas sa sœur ?

Oui, je dois protéger, je dois garder ce cœur,

Mon seul bien. Écouter est très-vilain! Qu'importe!
Le motif doit m'absoudre, et... je reste à la porte.

(Elle repousse doucement la porte.)

Scène VII

FRÉDÉRIC, RODOLPHE.

FRÉDÉRIC, *se posant.*

A vos ordres, monsieur; un mot, et je suis prêt.
Çà, que choisissez-vous : épée ou pistolet?
Quant à l'endroit, Meudon et le bois de Boulogne
M'ont vu cent fois! j'y suis très-connu; sans vergogne,
Je dois vous prévenir, car vous me fûtes cher :
Le fleuret à la main, je brave Gâtechair!...

(A part.)

Il se tait; il a peur!

RODOLPHE, *rêveur.*

C'est une triste chose
Que le besoin d'argent; mais le fougueux artiste,
Cet éternel rêveur, n'est pas assujetti
Aux lois qui vont régir l'économe fourmi.

(Il sort de sa rêverie.)

Frédéric, mon féal, sais-tu ce qui m'arrive?

FRÉDÉRIC, *très-surpris.*

Ma foi, non!

RODOLPHE.

Le lombard, sans me crier qui vive!
Fait des frais, me poursuit : dès demain son huissier
Viendra saisir ici mon pauvre mobilier.

EMMA, *entr'ouvrant la porte.*

Dès demain, ô mon Dieu!

FRÉDÉRIC.

La chose est des plus claires.
Il faut payer, voilà! je connais les affaires.

RODOLPHE.

Payer, je le veux bien; mais je n'ai pas le sou.

FRÉDÉRIC.
Emprunte alors.

RODOLPHE.

Où donc ?

FRÉDÉRIC.

Parbleu ! je ne sais où.
Au lombard !... A combien se monte cette dette ?

RODOLPHE.

Trois cents francs, frais compris.

FRÉDÉRIC.

La somme est rondelette.

(Avec hésitation.)

J'y songerai... Plus tard... Nous en reparlerons...
Sois sans crainte.

EMMA, *émue.*

Plus tard, quand c'est demain... Allons !
C'était ma faible épargne, elle est à son service.
Son amour a payé ce léger sacrifice !

RODOLPHE, *qui a réfléchi.*

J'accepte, Frédéric : le prix de ce tableau
Viendra te rembourser.

FRÉDÉRIC.

Allons donc !... C'est très-beau.
Tu sais, quand tu le veux, enfanter des merveilles.
Mais, si tu le permets, mon bon, je te conseille
De faire du métier... Quoi ! tu ris ?... Le décor
A bien son charme aussi... Veux-tu gagner de l'or ?

RODOLPHE, *riant.*

Oui.

FRÉDÉRIC.

Je vais t'enseigner l'art de devenir riche :

(Après un temps et d'un ton doctoral.)

Pour les marchands de vin dessine une bourriche...
Peins quelque beau jambon, un monstrueux pâté,
On ne meurt pas de faim avec ça!... l'entêté!

(Il prend la palette de Rodolphe, passe un pinceau sur les couleurs.)

Il persiste, et n'aura demain que sa couchette.

RODOLPHE, *avec un dépit mal déguisé.*

Tu brouilles tous les tons!... Que t'a fait ma palette?
Au pinceau, maintenant!

FRÉDÉRIC.

Il n'était pas très-neuf.

RODOLPHE.

Il est chauve!

FRÉDÉRIC, *avec dépit.*

Mets-lui de la moelle de bœuf.

RODOLPHE.

Emma ne revient plus.

(Il va vers le fond.)

Entrez, bonne voisine.

FRÉDÉRIC.

La petite est froissée, et va faire la mine.

RODOLPHE.

Me bouder?... Allons donc!

FRÉDÉRIC.

C'est un morceau de roi,
Mais elle est femme.

RODOLPHE.

Eh bien!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! mon cher, ma foi,
S'il faut te parler net, elle est très-désirable;
J'adore ses grands yeux, je la crois fort aimable;

Cependant j'ai cru voir, qu'en dépit du jupon,
Elle pourra plus tard... porter le pantalon,
Et monsieur son mari...

RODOLPHE.

Pour le coup, c'est étrange ;
Vas-tu calomnier la douceur de cet ange ?
Tu serais dans ce cas ici le mal venu.

FRÉDÉRIC.

A tout bon entendeur!... Te voilà préveuu.

Scène VIII

FRÉDÉRIC, RODOLPHE, EMMA.

EMMA. *Elle s'arrête au fond ; elle tient de la main droite des papiers timbrés, et de la gauche une grande lettre fermée avec un cachet de cire.*

Ami, pardonnez-moi, je fus bien indiscreète,
Bien coupable envers vous!... Je viens payer ma dette :
Voici votre billet, les titres de l'huissier ;
Mon cœur est à présent votre seul créancier.

RODOLPHE.

Je ne puis accepter... Ce dévouement

FRÉDÉRIC.

Précocce
Sent bien le vaudeville ; épilogue : une noce !

EMMA.

J'oubliais ce papier.

(Elle donne la lettre à Rodolphe.)

FRÉDÉRIC, *lisant la suscription.*

Tudieu ! grand potentat,
Vois donc le beau cachet.

RODOLPHE, *lisant.*

« Ministère d'État.

« Monsieur,

» Son Excellence monsieur le ministre d'État me charge de vous faire part qu'il vous a désigné pour exécuter la grande

fresque représentant *Jésus au jardin des Oliviers*, laquelle doit décorer l'église de Saint-Ayoul, à Provins (Seine-et-Marne). Je suis heureux, monsieur, d'être le premier à vous annoncer cet éclatant hommage rendu à votre beau talent.

» Veuillez agréer, etc. »

EMMA.

Quel bonheur !

FRÉDÉRIC.

Pour le coup, je te re-félicite.

EMMA.

Le grand ministre !

FRÉDÉRIC.

Il rend justice à ton mérite.

RODOLPHE.

Tu le vois, Frédéric, j'ai gagné mon procès :
Travail, persévérance amènent le succès !

FRÉDÉRIC.

Bah ! je me sacrifie ; avec vous je m'installe ;
J'emporte de l'argent, mon passe-port, ma malle,
Tu sais : pas de chagrin qui ne soit oublié
Entre (comment dit-on ?) l'amour et l'amitié.

RODOLPHE.

A ton beau dévouement crois que je suis sensible,
Mais cette vie à trois est vraiment impossible.
J'aime le calme.

FRÉDÉRIC, *vexé*.

Soit, achète ton linceul.

RODOLPHE.

Et pour être inspiré, j'ai besoin d'être seul.
La méditation m'attend et me réclame...

EMMA, *avec émotion*.

Seul !... Quoi !... vous me quittez ?

RODOLPHE. *Il tend la main à Emma. Bas.*

Oui, seul... avec ma femme !